



Le Jardin asiatique David C. Lam du Jardin botanique de l'Université de la Colombie-Britannique a été conçu à même une véritable forêt qui était déjà établie. Protégé des vents froids descendant des montagnes, il jouit d'un microclimat unique au pays.

© Danae Mosquer/UBC Botanical Garden

UN ESPACE AUX 12 000 PLANTES

Ce Jardin botanique a été fondé en 1916, ce qui en fait le plus ancien jardin botanique universitaire au pays. Cette année-là, John Davidson, un émigrant écossais, après avoir passé quatre ans à sillonner la Colombie-Britannique pour en récolter ses plantes indigènes, a implanté près de 25 000 végétaux représentant 900 espèces sur le campus de la toute nouvelle université de la province. L'éparpillement des collections sur l'ensemble du campus ne fera pas bon ménage avec les besoins d'espace toujours croissants de la jeune université. Conséquemment, en 1968, le Jardin déménage sur un nouveau site de 31 hectares, perché au-dessus du détroit de Géorgie.

Le Jardin occupe de nos jours 44 hectares, soit à peu près la moitié du Jardin botanique de Montréal (JBM). Parmi ses vedettes, notons le Jardin alpin Lohbrunner, où, tout comme dans le Jardin alpin du JBM, le tracé a une saveur géographique. On y retrouve une canopée légère d'eucalyptus, en écho à des pins californiens d'un côté et à des aloès africains de l'autre, définissant des appartenances continentales certaines. Et pour compléter le tableau, s'étalent à nos pieds un vaste potager verdoyant et un jardin de plantes indigènes de la Colombie-Britannique dans lequel règnent arbousiers d'Amérique (*Arbutus menziesii*) et maintes fougères. Au total, plus de 12 000 plantes représentant 8 000 taxons composent l'ensemble des collections de ce Jardin.



Magnolia sargentiana var. robusta

© Dave Demers

Se promener au printemps dans les méandres du sous-bois asiatique du Jardin botanique de l'Université de la Colombie-Britannique, revêt quelque chose d'indicible qui semble emprunter aux premiers matins du monde. Un peu plus et les immenses fleurs de magnolia (*Magnolia sargentiana*) qui nous entourent feraient croire à un poisson d'avril, et la diversité botanique environnante, à un eldorado floral.

Le Jardin asiatique David C. Lam est véritablement ici le clou du spectacle. Nommé en l'honneur d'un philanthrope de Vancouver, ce jardin thématique est hautement estimé pour ses collections botaniques uniques. Il s'articule à même une splendide forêt secondaire dominée par le sapin de Douglas (*Pseudotsuga menziesii*), la pruche de l'ouest (*Tsuga heterophylla*) et le cèdre de l'ouest (*Thuja plicata*), sur laquelle veille assidûment un couple de pygargues à tête blanche. Cet écosystème

tempéré pluvieux, propre à la région, est constitué d'une haute canopée percée d'irrégulières éclaircies lumineuses, le tout drainé par plusieurs ruisselets qui couvrent environ le tiers de tout le Jardin botanique.

Tandis que la plupart des nouveaux aménagements publics doivent généralement se déployer sur un canevas sommaire, ce jardin profite au contraire de la majesté toute naturelle de ce site exceptionnel. Grâce à son positionnement à l'écart des vents froids descendant des montagnes, et à sa proximité de l'imposante masse d'eau qu'est le détroit de Géorgie, ce bout de forêt jouit d'un microclimat unique au pays. Vraiment, qui peut se vanter de faire pousser palmiers (*Trachycarpus* spp.) et pavots bleus côte à côte ?

Le tunnel piétonnier reliant ce boisé jardiné aux autres jardins thématiques constitue une analogie appropriée au lien évolutif entre les continents asiatique et nord-américain. En effet, les correspondances botaniques entre ces deux continents sont surprenantes : plusieurs de nos belles indigènes possèdent de proches cousins au-delà du Pacifique. Ainsi, érables et chênes, trilles et petits prêchours, profitant de cet ancien pont terrestre Sibérie-Alaska, se sont répandus et spécifiés des deux côtés de l'océan.



Une rose (*Rosa mulligani*) en juin.

© Dave Demers



Ainsi vont les floraisons, au milieu d'avril, sur la côte du Pacifique. Ci-haut : un rhododendron (*Rhododendron rigidum*).

© Dave Demers

De même, les relations durables et fructifères, consolidées au cours des dernières années entre ce jardin universitaire et différentes instances scientifiques orientales, constituent un autre pilier solide sur lequel bâtir. Et, parlant de piliers, deux valeureux dirigeants du Jardin, Douglas Justice et Peter Wharton, méritent qu'on s'arrête un peu à leur porte...

SUR LES TRACES DES EXPLORATEURS

Douglas Justice trône au milieu de piles de bouquins et d'articles scientifiques ; derrière lui, apparaissent de délicates illustrations botaniques. Diplômé « maison », il cumule les postes de conservateur des collections et de directeur-adjoint. Loquace, il insiste sur la qualité des collections du Jardin, tant du point de vue de la diversité et de la maturité des plantes que de leur suivi rigoureux.

C'est ainsi qu'on peut retracer ici l'origine de certains végétaux jusqu'à la première moitié du 20^e siècle et attribuer leur introduction à tel ou tel courageux explorateur d'une région précise. De telles données, anecdotiques à première vue, permettent aux chercheurs et botanistes d'accéder au génome végétal d'une localité particulière en un tournemain. Pour les amateurs, cela permet un voyage instantané aux confins de l'Asie, sans même quitter la ville. Pour ma part, quel velours de voir ce *Magnolia campbellii* dans toute sa splendeur printanière après en avoir exploré une forêt entière l'automne dernier dans son Himalaya d'origine.

Le jardin est un livre et ses plantes, les mots dont on doit d'abord comprendre la signification et le rôle afin de pouvoir accéder au sens de la narration...

Le Jardin est parcouru d'un dédale de sentiers sinueux et chacun des tronçons commémore un des nombreux aventuriers occidentaux à qui l'on doit l'introduction de ces plantes sino-himalayennes. Une telle réunion de célébrités laisse imaginer les risques de face à face impromptus : comment aurait réagi le Père David, missionnaire jésuite posté en Chine à la fin du 19^e siècle, s'il avait rencontré, comme le suggère leurs sentiers éponymes, le prolifique Écossais George Forrest ? De même, la rivalité franco-anglaise dans ces histoires d'exploration botanique et d'introduction végétale est légendaire, et le tempérament de ces aventuriers, territorial et compétitif. Encore heureux que le monde contemporain soit passé, depuis, au mode « collaboration » !

Douglas attend avec impatience le jour où il fera sa valise pour un premier saut sur le terrain, en Asie. Cependant, de nombreux projets le maintiennent pour l'instant en terre vancouveroise. Une équipe multidisciplinaire vient tout juste de coucher sur papier un plan de développement emballant qui dotera le Jardin d'une forêt de feuillus des Carolines, d'une prairie de chênes blancs de Garry (un écosystème en danger retrouvé à l'extrémité sud de l'île de Vancouver), d'une collection de conifères indigènes à la côte ouest, de même que de nouvelles installations. En mai 2002, le Jardin botanique a été rebaptisé Jardin botanique de l'Université de Colombie-Britannique et centre de recherche végétale, pour mieux illustrer les priorités et objectifs de l'organisation.